

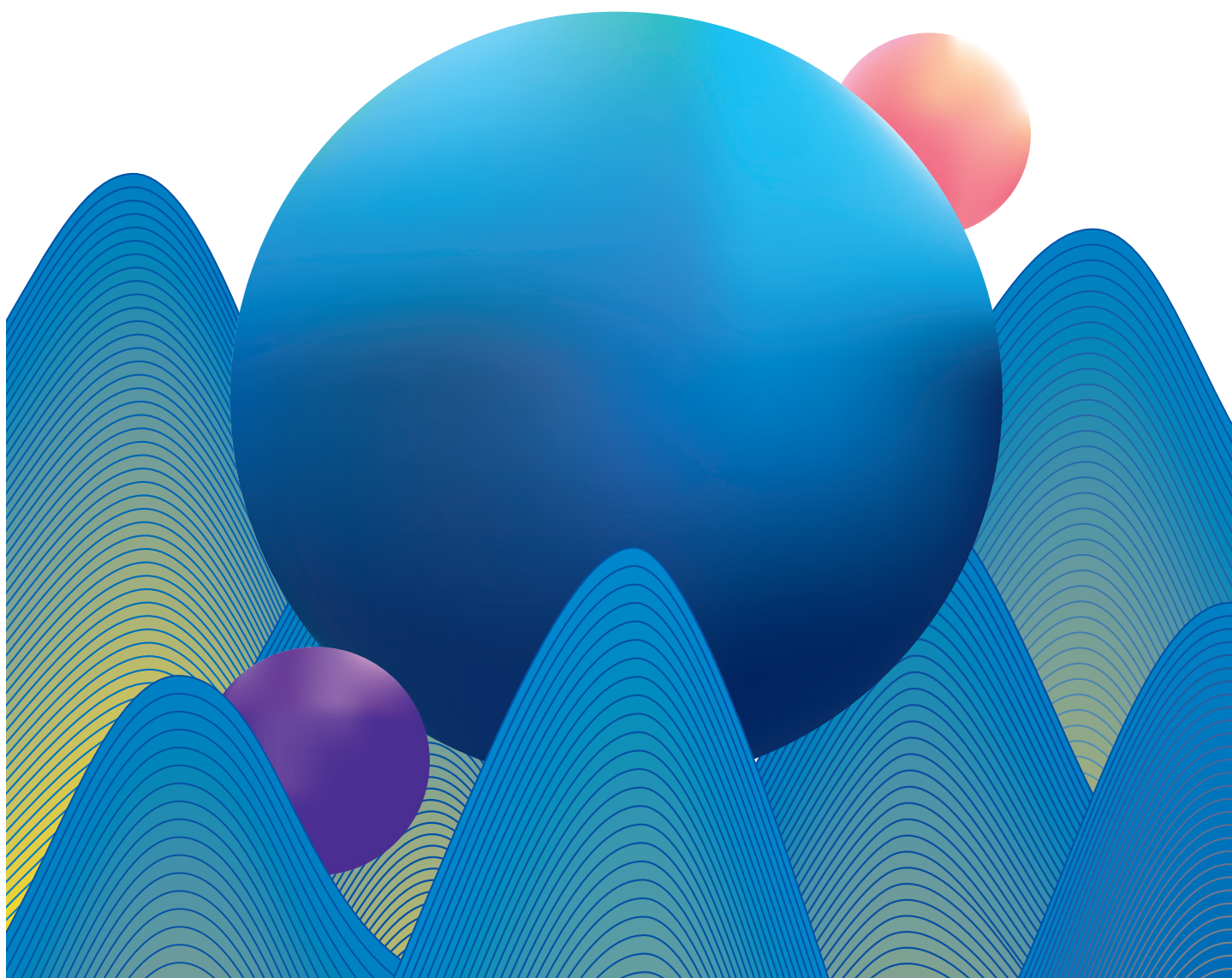
SAISON 23 / 24



THÉÂTRE
MAR 09 + MER 10
AVRIL
20H30

Le mandat

Nicolaï Erdman / Patrick Pineau



THÉÂTRE | DURÉE : 2H15

Le mandat

Nicolaï Erdman / Patrick Pineau

Texte **Nicolaï Erdman** - Traduction **André Markowicz**

Dramaturgie **Magali Rigail**

Mise en scène **Patrick Pineau**

François Caron : Olympe Valérianovitch Smétanitch

Ahmed Hammadi Chassin : Pavel Serguéïevitch Goulatchkine

Marc Jeancourt : Autonome Sigismundovitch

Aline Le berre : Tamara Léopoldovna / Ariadna Pavlinovna

Yasmine Modestine : Felitsata Gordeïevna / La musicienne joueuse de guitare

Virgil Leclair : Ivan Ivanovitch Chironkine, locataire des Goulatchkine

Jean-Philippe Levêque : Stéphane Stépanovitch / Le musicien au tambour

Nadine Moret : Varvara Serguéïevitch Goulatchkine

Arthur Orcier : Valerian Smétanitch

Sylvie Orcier : Nadejda Petrovna Goulatchkine

Patrick Pineau : Zotik Frantsevitch Zarkhine / Agafange

Eliott Pineau-Orcier : le concierge et Anatole et l'homme à l'hélicon

Lauren Pineau-Orcier : Anastassia, la cuisinière des Goulatchkine

Participation de **Christian Pinaud** : le Père Chipatrov

Jean-Philippe François : Le musicien

Peinture décors **Yann Launais**

Création lumières **Christian Pinaud**

Musique et création sonore **Jean-Philippe François**

Création costumes **Gwendoline Bouget**

Accessoires **Gwendoline Bouget, Sylvie Orcier, Giuseppe Pellegrino**

Tableaux **Renaud Léon**

Régie générale **Florent Fouquet**

Production Théâtre-Sénart, Scène nationale

Coproduction Les Célestins, Théâtre de Lyon ; Espace Des Arts, Scène nationale de Chalon-sur-Saône ; Maison de la Culture de Bourges ; L'Azimut - Antony ; Châtenay-Malabry ; Compagnie Pipo

Nicolaï Erdman

Nicolaï Erdman est né à Moscou le 16 novembre 1900. En 1918, il rejoint le mouvement d'avant-garde des « Imaginistes » et publie ses premiers poèmes. Il commence à travailler pour le théâtre en 1922.

En juin 1924 il lit *Le mandat*, sa première pièce, aux acteurs de Meyerhold. La première de la pièce, le 20 avril 1925, est un triomphe. La pièce sera jouée 350 fois et reprise dans toute l'Union soviétique. Mais en 1930 elle est retirée de l'affiche et ne sera montée de nouveau qu'après la mort de Staline et le XX^e Congrès du Parti communiste, en novembre 1956.

Erdman voyage en Allemagne et en Italie et commence une activité de scénariste de cinéma, notamment pour Boris Barnet. En 1928, il donne sa seconde pièce, *Le suicidé*, à Meyerhold. Stanislavski s'y intéresse à son tour, écrit même à Staline pour obtenir l'autorisation de la jouer, mais en octobre 1932 la pièce est interdite. Il faudra attendre 1982 pour qu'elle soit jouée en URSS. C'est la fin de la carrière de dramaturge d'Erdman.

Un petit poème satirique sur Staline lui vaut d'être arrêté en octobre 1933 et condamné à trois ans d'exil. Il recevra l'autorisation de retourner à Moscou après la guerre, en 1949. Jusqu'à sa mort, le 10 août 1970, Erdman écrit pour le cirque, fait des adaptations pour le théâtre et en 1964 devient consultant au théâtre de la Taganka, dirigé par Iouri Lioubimov, mais il a renoncé à son activité de dramaturge et vit essentiellement du cinéma.

Patrick Pineau

Patrick Pineau suit les classes de Denise Bonal, Michel Bouquet et Jean-Pierre Vincent au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris. Au théâtre, comme comédien, il aborde tout aussi bien le répertoire classique – d'Eschyle à Feydeau en passant par Marivaux, Calderón, Musset ou Labiche – que les textes contemporains dans des mises en scène de Michel Cerda, Jacques Nichet, Claire Lasne, Gérard Watkins, Irina Dalle ou Mohamed Rouabhi. En tant que membre permanent de la troupe de l'Odéon et sous la direction de Georges Lavaudant, il participe à *Un Chapeau de paille d'Italie*, *Ajax/ Philoctète*, *L'Orestie*, *Un Fil à la patte*, *La Mort de Danton*, *La Cerisaie*... En 2013, George Lavaudant lui confie le rôle-titre dans *Cyrano de Bergerac*.

En tant que metteur en scène, il signe *Conversations sur la Montagne* d'Eugène Durif, *Discours de l'Indien rouge* de Mahmoud Darwich, *Pygmée* de Serge Sandor, *Les Barbares*, *Tout ne doit pas mourir*. En 2004, *Peer Gynt* est créé dans la Cour d'Honneur du Festival d'Avignon. En 2006 au Théâtre de l'Odéon, il

met en scène *Des arbres à abattre* de Thomas Bernhard. L'année suivante il met en scène les pièces en un acte de Tchekhov, *La Demande en mariage*, *Le Tragédien malgré lui*, *L'Ours* ; *On est tous mortels un jour ou l'autre* d'Eugène Durif et *Les trois sœurs* de Tchekhov. À l'automne 2010, il crée *Sale août* de Serge Valletti. En juillet 2011, pour la 65^e édition du Festival d'Avignon, il crée *Le Suicidé* de Nicolaï Erdman. Puis suivront *L'Affaire de la rue de Lourcine* et *Les méfaits du tabac* d'Eugène Labiche et Anton Tchekhov en 2012 et *Le conte d'hiver* de William Shakespeare. En janvier 2016 il crée *l'Art de la Comédie* de Eduardo de Filippo et en mars 2016 il met en scène *Le monde d'hier* de Stéphan Zweig. En 2018, il met en scène *Jamais Seul* de Mohamed Rouabhi. Sa collaboration avec Mohamed Rouabhi se poursuit en mars 2020 avec un monologue inédit *Moi, Jean-Noël Moulin, Président sans fin*.

Au cinéma, il travaille, entre autres, avec Éric Rochant, Francis Girod, Bruno Podalydès, Tony Marshall, Marie de Laubier, Nicole Garcia.

***Le mandat* de Nicolaï Erdman : la peine d'y penser, le droit d'en rire** Magali Rigai (dramaturge)

Pour peu que l'on s'y arrête, après en avoir bien ri, la pièce de Nicolaï Erdman, *Le mandat*, constitue une énigme : c'est si bête, et pourtant si intelligent, si drôle et pourtant si sérieux. Par son double effet paradoxal, elle autorise des lectures qui ne retiennent qu'un aspect à l'exclusion de l'autre. Il est ainsi possible de ne retenir que la bêtise pour lire la pièce comme un portrait à charge de la noblesse et de la bourgeoisie qui invite au rire moqueur. Il est tout autant possible à l'inverse de lire la pièce comme un regard clairvoyant porté sur l'URSS de Staline tout juste arrivé au pouvoir, une comédie de la terreur, un pamphlet très sérieux sous des dehors de comédie. Sans remettre en cause la légitimité de telles lectures - dont il faut quand même souligner au passage le caractère contradictoire - il nous semble possible de les dépasser pour envisager la pièce sous un nouvel angle, capable d'embrasser les deux pôles opposés afin de comprendre par quelle alchimie Erdman transforme la bêtise en intelligence, la drôlerie en sérieux, et va même jusqu'à faire de la faiblesse une force, et de la petitesse une forme de grandeur.

À première vue pourtant, l'auteur n'a rien d'un alchimiste transformant la boue en or, mais il a tout d'un cuisinier ingénieux, puisqu'il ne fait jamais qu'utiliser de vieilles recettes remises au goût du jour, sans lésiner sur des moyens à l'efficacité prouvée de longue date : comique de situation, comique de geste, comique de mot, comique de caractère, comique de répétition. Son coup de génie est surtout un coup de chance : avoir pour source directe

d'inspiration une situation sociale et politique radicalement nouvelle, effet d'une révolution qui a littéralement renversé la société russe sur son axe. Les grands sont devenus petits, et même contraints à fuir ou à se cacher, les petits sont devenus grands. Ce qui auparavant était un titre de noblesse et un passe-droit est désormais ce qui transforme en paria et ennemi de la société. Celui qui auparavant avait pignon sur rue, le bourgeois, doit désormais faire profil bas et se terrer chez lui, privé des biens qui lui assuraient un statut de privilégié. Tous chrétiens orthodoxes, ils n'ont plus comme solution de repli que les messes basses. Inversement, ce qui auparavant était une tare sociale, être ouvrier, est désormais un indice de prestige et source de promotion sociale. Aliment de première fraîcheur en 1924, la Révolution russe est aussi un aliment de premier choix pour une comédie, car elle réalise de fait, à l'échelle de la grande histoire, une situation carnavalesque de totale inversion des rôles et offre ainsi sur un plateau une catastrophe grandeur nature du point de vue de ceux qui en ont fait les frais. Il ne reste plus, sur fond de ce nouvel état du monde à haut potentiel comique, qu'à inventer une situation fictive elle-même aussi réaliste qu'in vraisemblable, et à se placer du point de vue des gens désormais en bas de l'échelle sociale, ce que fait Nicolaï Erdman dans *Le mandat* avec beaucoup de talent et d'inventivité.

S'il y a effectivement des ressorts comiques bien huilés dans la machinerie théâtrale conçue par Nicolaï Erdman, ils ne font pas tout et ils tourneraient à vide sans un matériau essentiel. Mais si l'essentiel tenait à la seule situation sociale et politique de l'écriture de la pièce, coup de maître d'un jeune auteur qui a réussi à faire hurler de rire ses contemporains, seule notre connaissance historique nous permettrait d'en rire à notre tour, par effort cultivé d'imagination, puisque force est de constater que l'aliment de premier choix et de première fraîcheur en 1924 est pour nous, en 2022, aussi exotique que périmé. Autrement dit, l'ancrage dans la réalité quotidienne qui a donné, en son temps, un goût puissant à la pièce la condamnerait désormais à une forme de fadeur, indépassable du fait d'une situation non transposable. Remarquons cependant que tel serait le cas si et seulement si cette pièce ne parlait que de cette vie quotidienne des années 20 en URSS et de ces gens-là, aux prises avec un communisme qui est pour eux un cataclysme. Or ne parle-t-elle que de cela ? Pourquoi donc alors l'impression de quelque chose de bête et d'intelligent, de drôle et de sérieux, d'intéressant même pour nous qui pourtant ne sommes plus, et n'avons jamais été, ces gens-là ? Pour le saisir, repartons de la situation prise dans sa généralité, et demandons-nous ce que montre Erdman de plus, et d'important.

Que montre-t-il essentiellement ? De petites gens, en prise avec un nouveau monde et une situation qui les dépassent. Parmi ces petites gens, certains qui étaient très grands ou moyennement grands sont désormais devenus petits, et doivent même se faire tout petits, se cacher et mentir sur leur identité, s'ils veulent survivre sans changer leur manière d'être dans un monde qui leur est désormais profondément hostile et qui leur fait peur, parce qu'il leur est hostile, mais aussi parce qu'ils ne le comprennent pas. D'autres, de petits qu'ils étaient sont restés petits, très petits ou moyennement petits : la bonne à tout faire, le locataire, les artistes. La première est pétrie des préjugés de la classe qui l'exploite, du fait de ses mauvaises lectures, et elle n'aime pas le nouveau monde pour des raisons principalement esthétiques. Le second y voit par contre, en tant que locataire, la possible occasion d'une revanche sociale. Les artistes quant à eux, constituent une catégorie à part, inclassable tant dans l'ancien que dans le nouveau monde. Il est à remarquer que de petits devenus grands - ouvrier, communiste, milicien - nous n'en verrons aucun : ils restent absents et purement fantasmés tout comme les rouages du nouveau monde restent invisibles et donnent lieu à de simples spéculations. Ceux que nous voyons sont petits, et même le plus souvent minables, tant par leurs pensées et leurs actes, que par leurs espoirs et leurs craintes. Mais tous s'efforcent de comprendre l'état du monde car tous ont à vivre - penser et agir - dans ce monde. C'est essentiellement cet effort, et son échec, qu'expose *Le mandat*. De petites gens s'efforcent de comprendre le monde car elles essaient de se sortir d'affaire et de se faire une place dans ce monde qui n'est pas fait pour elles. Elles le pensent mal, par des idées bancales, tronquées et faussées, dont le décalage manifeste avec la réalité participe grandement de l'effet comique et de l'impression d'un concours de bêtise, du fait du surplomb du spectateur. Erdman rend aussi manifeste ce qui fait ainsi dérailler la pensée : des mœurs rendues caduques, des préjugés de classe dépassés, des désirs fous ou des peurs sans fondement, des écrits trompeurs (presse et romans), des propos mensongers, ou prêtant à malentendu. Que le décalage entre la pensée et la réalité puisse aller jusqu'à être passablement délirant est même réfléchi dans la pièce : « tu as perdu la tête ? », « excusez-moi l'allusion, maman, mais vous êtes devenue barge ? » etc. Tous les personnages pensent mal, tous ont la tête à l'envers, mais tous paradoxalement gardent les pieds sur terre et aucun ne manque d'aplomb, même pas dans sa manière de détalier comme un lapin devant un danger trop imminent. Car le but reste un effort de maîtrise d'une situation qui les dépasse, en un effort d'intellection et de réaction adéquate, qui est un effort d'intelligence théorique et pratique. Ils sont drôles, vus de l'extérieur, car ils s'y prennent mal, et pensent comme

des pieds, mais eux-mêmes sont très sérieux, et d'autant plus drôles qu'ils sont extrêmement sérieux. Cela tient au fait d'une forme d'ironie comique, mais aussi et surtout au fait que le procédé principal de la pièce est l'humour, humour à ne pas confondre avec un simple procédé comique. L'humour nous explique Freud tient à la distance du sujet par rapport à ce qu'il vit, et constitue une forme de revanche du Moi dans le rapport au réel, avec pour principal procédé le mot d'esprit, véritable concentré d'intelligence. Il donne pour exemple le condamné à mort qui amené à l'échafaud un lundi pour être exécuté déclare : « La semaine commence bien ». Le même mot d'esprit permet de dire quelque chose sans le dire, par exemple d'insulter quelqu'un sans l'insulter réellement, ce qui fait rire parce que c'est fait pour cela, ce n'est pas sérieux. Erdman met dans la bouche de ses personnages nombre de répliques qui sont, en tant que sentences sur le monde dites avec le plus grand sérieux, bêtes, mais qui en tant que répliques au théâtre deviennent des mots d'esprit bourrés d'intelligence. Il y a là quelque chose de proche de la perle de comptoir, véritable pépite sortie involontairement de la bouche de quelqu'un qui dit quelque chose à la fois de très bête et de très intelligent, à cette différence près que notre auteur le fait exprès, et sait ce qu'il fait.

Avec cette histoire de petites gens qui voient le monde par le petit bout de la lorgnette, de chez eux, par un petit trou creusé à l'emplacement d'une fausse fenêtre, apeurés à l'idée de ce qui pourrait bien leur arriver, Erdman saisit le personnage à l'endroit précis où sa petitesse fait sa grandeur, sa faiblesse sa force : ils sont bêtes mais pas idiots. Ce faisant, il nous invite, l'air de rien, à prendre de la distance avec le monde et notre propre manière de le penser, nos espoirs et nos craintes enfermés dans le carcan d'un rêve de situation sociale, nos jugements à l'emporte-pièce sur ce que valent les uns et les autres, ce qu'ils font et pensent. Car au fond, si l'on prend la peine d'y penser un peu sérieusement, qui peut se targuer de comprendre le monde, un monde aux rouages complexes et aux préoccupations à des années-lumière de celles des gens comme nous qui ont à y vivre et à s'en coltiner les effets ? La question est sérieuse, mais ce que défend Erdman par sa manière de faire du théâtre et de croquer sur le vif la vision de petites gens, c'est, contre l'esprit de sérieux sentencieux et pontifiant, le droit d'en rire. De quoi ? De ce qu'il y a de plus sérieux : l'état du monde, et notre manière de le penser, tant bien que mal, plutôt mal que bien, avec la crainte d'y rester et l'espoir de pouvoir s'en sortir. Tel est ce qui ressort, avec un effet jubilatoire, de la centrifugeuse désaxée conçue par Erdman, s'il nous est permis de filer la métaphore culinaire pour une pièce dont l'intrigue débute par un clou planté dans le mur qui fait, par inadvertance, tomber un pot de vermicelles au lait sur la tête du voisin...

PROCHAINEMENT

THÉÂTRE

MER 17 + JEU 18 AVRIL
20H30

Après les ruines

Cie Pardès Rimoinin

Rencontrez les artistes à l'issue
de la représentation du mer 17

MUSIQUE

SAM 20 AVRIL
20H30 COMPLET

Luxembourg philharmonic

Rencontre musicale
SAM 20 AVRIL À 14H
Gratuit, inscriptions :
earrachart@la-comete.fr

THÉÂTRE

MAR 07 MAI
19H30

Le théorème du pissenlit

Yann Verburgh
Olivier Letellier

À partir de 9 ans

Ciné - LA COMÈTE

CINÉ CULTÉ - LUN 15 AVRIL | 20H15

LES DIABOLIQUES

De Henri-Georges Clouzot | 1955 | France | 1h54 | VF
Avec Simone Signoret, Véra Clouzot, Paul Meurisse

Un sommet du film à suspense qui illustre avec efficacité la noirceur du cinéma de Clouzot.

Suivi d'un échange avec Jean-Fabrice Janaudy, distributeur (Les Acacias).



Le Bar de La Comète est ouvert !

Vous y retrouverez une collation à petits prix avant et après
chaque représentation. L'occasion de rencontrer les équipes
artistiques à l'issue des spectacles autour d'un verre.



La Comète Scène nationale
5 rue des Fripiers
51000 Châlons-en-Champagne

informations | réservations
03 26 69 50 99 | la-comete.fr
PARTAGEZ VOTRE SAISON   

Nos partenaires !

